

Mediendossier trigon-film

# DELWENDE

S. Pierre Yaméogo, Burkina Faso 2005



## VERLEIH

trigon-film  
Limmatauweg 9  
5408 Ennetbaden  
Tel: 056 430 12 30  
Fax: 056 430 12 31  
info@trigon-film.org  
www.trigon-film.org

## MEDIENKONTAKT

Tel: 056 430 12 35  
medien@trigon-film.org

## BILDMATERIAL

www.trigon-film.org

## MITWIRKENDE

Regie und Buch:	S. Pierre Yaméogo
Kamera:	Jürg Hassler, Marc de Backer
Schnitt:	Jean-Christophe Ané
Ton:	Issa Traore
Tonmischung:	Jean-Marc Schick
Musik:	Wasis Diop
Künstlerische Leitung:	Chef Joseph Kpobly, Pierre Rouamba
Produktion	Dunia productions, Les Films de l'Espoir, Thelma Film
Produktionsleitung:	Serge Bayala
Dauer:	90 Minuten
Format:	35mm, Farbe, 1: 1.85
Sprache:	Moré/d/f

## DARSTELLENDENDE / ROLLEN

Blandine Yaméogo	Napoko
Claire Ilboudo	Pougbila
Daniel Kaboré	Bancé
Célestin Zongo	Diarrha
Thomas Ngourma	Elie „Le fou“

## FESTIVALS / AUSZEICHNUNGEN

Cannes 2005, Un certain Regard: Prix de l'espoir

## SYNOPSIS

Ganz der schnörkellosen, direkten Erzähltradition des westafrikanischen Kinos verpflichtet, erzählt S. Pierre Yaméogo in seinem fünften Spielfilm von Männerherrschaft, dem Diktat des Brauchtums und dem Aufbegehren einzelner Frauen. Die ersten Einstellungen führen in ein Dorf, ein Fest wird gefeiert, Frauen tanzen und die junge Pougbila erweckt Begehrlichkeit unter den Männern wie Neid bei den Frauen. Denn die 16-Jährige ist von üppiger Schönheit und zudem die Tochter von einem mächtigen Dorfältesten. Doch dann wird das Dorf von Unheil heimgesucht: Täglich sterben Kinder, Angst geht um. Als Pougbila ihrer Mutter gesteht, dass sie vergewaltigt wurde, scheint dieses Delikt vernachlässigbar, und ohne den Namen des Täters wissen zu wollen, verheiratet ihr Vater sie kurzerhand in ein benachbartes Dorf. Inzwischen führt der Ältestenrat den Tod der Kinder in Missachtung der Radiobeiträge über kursierende Meningitis auf den Fluch einer Hexe zurück und veranstaltet einen magischen Ritus, um die Schuldige zu entlarven. Es trifft Pougbilas Mutter, die, zur Flucht gezwungen, eine entbehrungsreiche Odyssee antritt.

## DER REGISSEUR

S. Pierre Yameogo wurde 1955 in Koudougou, einer Kleinstadt etwa 100 Kilometer westlich von Ouagadougou in Burkina Faso geboren. Die Schulen hat er dort und an der Elfenbeinküste besucht. Mit 23 ging er nach Paris, wo er Fotografie und Kommunikationswissenschaften studierte und nebenbei als Nachtwächter arbeitete. Seinen ersten Kurzfilm *L'oeuf silhouette* hat er 1984 gedreht. 1987 folgte *Dunia – Le monde* (52 Minuten). Nongma, ein Mädchen aus dem Dorf wird von seiner Grossmutter in die Stadt zur Schule geschickt. Auf ihrem Weg dorthin wird sie von Tante zu Tante geschickt. Anhand dieser Stationen schildert der Film das Leben der Frauen in Burkina Faso. Er erzählt von allein gelassenen Grossmüttern, von Frauen, die unglücklich verheiratet sind oder jungen Mädchen, die noch nie etwas von Verhütungsmitteln gehört haben.

Im Spielfilmerstling *Laafi* (1990) besteht Joe, dessen verwitwete Mutter eine kleine Bar betreibt, seine Matur mit Bravour. Er möchte in Frankreich Medizin studieren, doch es ist alles andere als einfach, den gewünschten Studienplatz zu bekommen. Erst die Intervention des Geliebten seiner Mutter bringt ihn an sein Ziel. Der Film besticht nicht zuletzt auch durch die Authentizität der Laiendarsteller und seine lebensnahen Mofafahrten durch Ouagadougou.

*Wendemi – L'enfant du bon Dieu* (1992) ist der nächste Film. Ein kleiner Junge wird von seiner Mutter aus Verzweiflung verlassen, weil sie – da sie sich weigert, den Namen des Kindsvaters preiszugeben – aus der Dorfgemeinschaft verstossen wird. Das Kind wächst bei verschiedenen Familien auf. Als Wendemi um seine Adoptivschwester anhält, wird sie ihm verweigert, weil man seine Herkunft nicht kennt. Er beschliesst, seine Mutter in Ouagadougou zu suchen und sie nach seinem Vater zu fragen. In der Hauptstadt lernt er das Milieu der meist jugendlichen Prostituierten kennen, die ihn schliesslich zu seiner Mutter führen.

Der Film *Tourbillon – Silmande* (1998) schildert die Geschichte der Brüder Jabert. Die begüterten Libanesen leben in der zweiten Generation in Burkina Faso. Als der Ältere der beiden in Folge eines Verkehrsunfalls hinter Gitter kommt, versucht der Jüngere ihn mit allen Mitteln wieder frei zu kriegen. Weil der Korruption der Kampf angesagt ist, gestaltet sich das Unterfangen sehr schwierig.

*Moi et mon blanc* (2003) ist eine zeitgenössische Komödie, die übers Leben in anderen Kulturen erzählt. Mamadi ist ein attraktiver junger Mann aus Burkina Faso. Er studiert in Paris und gehört zu den Besten an der Uni. Als das Stipendium von zu Hause ausbleibt, muss er sich mit Schwarzarbeit in einem Parking das Leben finanzieren. Hier lernt er die „Unterwelt“ kennen und den Franzosen Franck, mit dem er nach einem grossen Geldfund nach Afrika abhaut.

Für seinen vierten Langspielfilm erhielt S. Pierre Yaméogo am Festival Panafricain de Ouagadougou (FESPACO) den Publikumspreis.

## ÜBER DEN FILM

Article d'Olivier Barlet publié le 27 mai 2005, [www.africultures.com](http://www.africultures.com)

A l'origine, Yaméogo voulait être journaliste. Réalisant les limites politiques de ce métier, il a viré sur le cinéma qu'il percevait comme plus libre et s'est concentré à chaque film sur un problème particulier dans l'espoir de contribuer au changement social. Sa force a toujours été d'éviter le film à message et d'utiliser l'humour et l'ancrage dans la vie quotidienne pour donner du corps à ses personnages. *Delwende*, qui traite de l'épineuse question des femmes accusées de sorcellerie, était à l'origine un reportage réalisé pour *Envoyé spécial* sur France 2. Devant répondre à un cahier des charges très précis et ne pouvant aller aussi loin qu'il l'aurait voulu, YAMÉOGO décide de développer une fiction inspirée de l'histoire d'une de ces femmes.

Un tel sujet demandait une esthétique particulière : s'attaquant aux coutumes et croyances villageoises qui permettent aux hommes de chasser des femmes, il a renoué avec les grandes heures des cinémas d'Afrique de l'Ouest. Les images documentaires de la vie du village où femmes et artisans vaquent à leurs occupations, la danse des femmes, des dialogues soutenus par de nombreux proverbes\*, les plans fixes pour exprimer le temps mais aussi la permanence des coutumes, l'utilisation des murs dans la géographie des relations villageoises pour souligner la compartimentation imposée par les règles traditionnelles, l'insistance sur les déplacements pour renforcer l'expression de la détermination féminine, etc. rappellent les classiques africains des années 70-80. Certains plans font penser au premier film de YAMÉOGO, *Dunia* (1987) où, au champ à la pause de midi, le groupe des hommes et le groupe des femmes mangent séparément sous le même arbre, les hommes en premier plan et les femmes en arrière-plan : au-delà de la simple visée sociologique, c'est le temps de la tradition qui apparaît sur l'écran avec l'évidence et la pesanteur de l'éternité.

Mais nous sommes au troisième millénaire : comme Sembène dans *Moolade* (auquel *Delwende* pourrait être comparé tant dans l'esthétique que la structure du récit), YAMÉOGO choisit un montage serré pour la première partie du film pour se démarquer d'une écriture trop identifiée et ancrer l'actualité de son propos. Ce rythme se distend pour préparer l'émouvante partie documentaire où la jeune Pougbila recherche sa mère dans les centres d'accueil Delwende ou Paspanga de Ouagadougou. A la faveur d'une caméra serpentant en douceur parmi les femmes filant inlassablement le coton ou s'arrêtant sur certaines pour de brefs portraits, le film y prend une dimension cosmique : la vision de ces vieilles rejetées et agglutinées (le centre Delwende accueille 400 femmes, Paspanga 80) évoque au-delà du scandale de l'exclusion une implacable loi humaine qui croit pouvoir s'associer aux dieux pour projeter sur certains la source des malheurs de tous.

Le village est confronté à une épidémie de méningite. La radio met les contrées reculées en garde mais seul le fou le comprend et personne ne l'écoute. Des enfants meurent chaque jour : un mal est à l'œuvre. La "projection maraboutique" est basée sur le fait qu'un mal impalpable doit être nommé, identifié et replacé dans le registre symbolique de la communauté. Tout mal a une cause extérieure, en général un sort jeté par une personne précise aux pouvoirs occultes : il suffit d'identifier qui l'incarne pour le contrer. *Delwende* convoque ainsi le rite du *siongho* où un cadavre porté par deux jeunes hommes encore vierges désignera de lui-même au marabout la personne responsable de sa mort, puis la potion de vérité, sorte de détecteur de mensonge traditionnel.

Et voilà la femme désignée chassée. La jeune Pougbila décide de ne pas baisser l'échine et sera elle aussi cette femme qui marche que nous montrent tant de films, à commencer par *Sambizanga*, le chef d'œuvre de Sarah Maldoror (1972), où la longue marche de la femme de Domingo sera pour elle la découverte d'une autre raison de vivre : combattre pour la liberté. La musique et la voix de Wasis Diop ont la même profondeur que dans *Hyènes* de Djibril Diop Mambety (1993) et enveloppent cette marche émancipatrice pour l'élever elle aussi à une dimension cosmique. Tranchant avec les raccords en chromos de couchers de soleil qui émaillent le film, la perspective et la lumière choisies pour l'arrivée sur Ouagadougou sont d'une grande beauté plastique et un des moments de grâce du film. Pour ne pas s'installer dans le mythe, YAMÉOGO convoque une fois de plus l'inénarrable Abdoulaye Komboudri qui s'appelle cette fois "Noceur", un habile dragueur représentant à lui seul la modernité urbaine. Mais lui aussi craint la sorcellerie et lâchera Pougbila quand il apprend que la femme qu'elle cherche est accusée d'être sorcière : ces croyances sont vives jusque dans les milieux les plus détachés des coutumes traditionnelles. L'orage gronde comme dans le générique du film : une nouvelle Afrique émerge, que la détermination des femmes prépare, et notamment des jeunes. Elles répondent à l'incantation du père qui s'adresse au ciel pour comprendre pourquoi il a tant de problèmes : "Les hommes ont fait les coutumes, les hommes peuvent les changer". Cela passe par la parole qui brisera les tabous : "Il faudra le dire". Et pour cela se lever, et marcher ! L'injonction de Pougbila à ses deux parents de se lever conclut un film certes inégal mais volontaire, engagé et captivant.

Olivier Barlet

## HEXEREI UND HEXENGLAUBE

Der Glaube an Hexen scheint dem Mittelalter anzugehören, und mancher wähnt den technischen Fortschritt für Mittel genug, um ihn zu überwinden. Gerade am Beispiel Afrika zeigt sich aber, dass dem nicht so ist. Der gesamte subsaharische Raum ist nach wie vor durch eine integrierte Hexenkultur geprägt.

Der Hexenglaube fusst auf der Auffassung, dass die Welt aus zwei Teilen besteht - einem sicht- und einem unsichtbaren. Auch der Mensch selber scheint eine Art zweigeteilt zu sein, soll er doch ein „Double“ haben, das sich z.B. gerade an einem andern Ort befinden und das eben auch angegriffen werden kann. Menschen mit besonderen Fähigkeiten, so genannte "Medien" oder "Mediatoren" (Marabouts, Féticheurs usw.), können als Vermittler zwischen sicht- und unsichtbarer Welt agieren.

In der Tradition wurde diese Funktion von traditionellen Oberhäuptern der Gemeinschaft wahrgenommen. Die soziale Ordnung ist auf diese Art und Weise nicht von der spirituellen Ordnung getrennt. In diesem Kontext wird das Phänomen der Hexerei zum Mittel der sozialen Regulierung.

### Die Hexerei als Teil der Kultur

Bei aller kultureller Verschiedenheit kann man in Afrika ein Fundament von gemeinsamen Werten, Einstellungen und Institutionen ausmachen, das die Nationen südlich der Sahara miteinander verbindet.

Überall auf dem Kontinent ist das Band zwischen Religion und Gesellschaft noch immer stark und es ist eine Tatsache, dass die verschiedenen Kulturen – unabhängig von den später importierten Religionen wie Christentum und Islam - eine animistische Vergangenheit haben (grob vereinfacht ein allgemeiner Glaube an Seelen und Geister). Es herrscht im Allgemeinen die Idee der totalen Unterwerfung unter die göttliche Ordnung und der unteilbaren Einheit von Macht und Autorität vor.

So werden Veränderungen des sozialen Ranges und Standes nur ungern akzeptiert, wie bei David Signer<sup>1</sup>, Etounga-Manguelle<sup>2</sup> zitierend, nachzulesen ist: „Herrschende und Beherrschte verharren ewig an der ihnen bestimmten Stelle, weshalb Veränderungen der sozialen Schichten so oft verurteilt werden. Eifersucht beherrscht viele persönliche Beziehungen; sie äussert sich weniger im Wunsch zu besitzen, was ein anderer besitzt, als vielmehr im Bestreben, jede Veränderung des sozialen Status zu verhindern.“

Für David Signer scheint die Angst vor der Hexerei bei der Aufrechterhaltung dieses Systems eines der Hauptelemente zu sein: „Wer also versucht, die göttlich-natürliche Ordnung zu subvertieren, indem er sich über seinen angestammten Platz erhebt, wird von den wirklichen und den interiorisierten Neidern/Hexern zu Fall gebracht. Entweder steigt er selber wieder vom hohen Ross herab, weil seine Angst vor missgünstigen Hexen übermächtig wird (die meisten steigen aus diesem Grund schon gar nicht hinauf), oder er wird heruntergeholt, indem man ihn selber als Hexer verdächtigt (wie sonst hätte er hinaufkommen können?).“

Besondere Aufmerksamkeit gebührt auch der Verknüpfung von Hexenglaube mit der Ökonomie. Ökonomischer Erfolg wird oft als von Hexerei verursacht betrachtet. „Die Weltsicht, die in der Hexerei zum Ausdruck kommt, impliziert, dass individueller Erfolg und sozialer Aufstieg gefährlich sind, weil sie – potenziell tödliche – Neider anziehen“, schreibt Signer. Wer Erfolg hat, hat auch die Pflicht zu teilen, tut er dies nicht, riskiert er, verhext zu werden. Das bedeutet wiederum, dass sich persönliche Initiative nicht lohnt, weil man den erwirtschafteten Vorteil unverzüglich andern zukommen lassen muss.

Diese Unterordnung des Individuums unter die Gemeinschaft ist überhaupt ein Merkmal der afrikanischen Kultur. Etounga-Manguelle<sup>3</sup> meint dazu (bei Signer<sup>1</sup>): „Das afrikanische Denken verwirft die Anschauung des Individuums als ein autonomes, verantwortliches Wesens. Der Afrikaner ist vertikal mit Gott, seiner Familie, seinen wichtigsten Ahnen verwurzelt und horizontal mit seiner Gruppe, der Gesellschaft und dem Kosmos verknüpft. Das Kollektiv existiert bereits in der Person selber. In den meisten afrikanischen „Psychologien“ wird die Person nicht als unteilbare Einheit gedacht, sondern als Konglomerat von Instanzen, die oft in besonderen Beziehungen zu Ahnen und andern Familienmitgliedern stehen. Die afrikanische Auffassung von „Doubles“, Hexerei und ihrem Bezug zur Verwandtschaft ist nur in diesem Kontext verständlich.“

Die Zauberei erweist sich als bequemes Instrument, um Konflikte zu regeln und den Status quo zu erhalten. Der Mechanismus lässt sich auch gut für politische Zwecke einsetzen, etwa um unliebsame Opposition im Keim zu ersticken. Hexerei kommt der Erhaltung und Stärkung von Clans zugute und ist nicht zuletzt ein psychologischer Zufluchtsort, wo alle Unwissenheit Antwort findet und die wildesten Fantasien Wirklichkeit werden.

<sup>1</sup> David Signer 2004: Die Ökonomie der Hexerei, Peter Hammer Verlag GmbH, Wuppertal.

<sup>2</sup> Etounga-Manguelle 2002: Benötigt Afrika ein kulturelles Anpassungsprogramm? In: L. Harrison und S. Huntington: Streit um Werte. Wie Kulturen den Fortschritt prägen. Hamburg: Europa Verlag.

<sup>3</sup> Etounga-Manguelle 199: L'Afrique a-t-elle besoin d'un programme d'ajustement culturelle? Ivry-sur-Seine: Editions Nouvelles du Sud.RENCONTRE AVEC S.PIERRE YAMÉOGO

## INTERVIEW MIT S. PIERRE YAMEOGO

Entretien d'Olivier Barlet avec Pierre Yaméogo, Cannes 2005, publié le 27 mai 2005, [www.africultures.com](http://www.africultures.com)

### ***Wend signifie Dieu en mooré. Et Delwende ?***

Cela se traduit mot à mot par « je me confie à Dieu » ou « je m'adosse à Dieu », ce qui est presque pareil. J'ai ajouté comme sous-titre « Lève-toi et marche », une expression à la fois provocatrice et artistique.

### ***Un des centres situés à Ouaga porte ce nom.***

Oui, mais il y a d'autres centres aussi : Pasnanga, Temboken, Sabou... Cela semble se développer puisqu'on agrandit les centres et qu'on ne fait pas une loi pour protéger les femmes accusées de sorcellerie. Je ne comprends pas pourquoi : on dirait qu'il y a une complicité. Comment peut-on accuser quelqu'un de « manger l'âme » ? On lapide certaines femmes, on tue des vieilles comme des voleurs. Je ne suis pas chrétien mais il me semble qu'ils disent que l'âme appartient à Dieu. Il est aberrant qu'en 2005 on doive encore construire dans le centre de Ouagadougou des camps de concentration pour accueillir ces femmes !

### ***Les femmes accueillies dans ces centres sont uniquement là pour des raisons de sorcellerie ?***

Oui, elles sont exclusivement là pour ça. Sinon, si quelqu'un est accusé d'autre chose, il reste en famille.

### ***Cette coutume du siongho est-elle largement pratiquée ?***

Oui, il y a beaucoup de pratiques mais le *siongho* est la plus réputée. Pour le vieux qui joue le marabout dans le film, c'est son gagne-pain en réalité. Il gagne sa vie ainsi : on lui offre des cadeaux. Il n'était pas aisé de le convaincre de venir jouer dans le film. Lorsque nous sommes arrivés au centre. Six femmes avaient disparu qui ne sont revenues que quelques semaines après. C'est lui qui les avait envoyées dans ce camp.

### ***Le film opère un retour aux sources : on y retrouve des structures classiques du cinéma africain et que tu avais utilisées dans Dunia. Quelle était ta volonté ?***

Je ne crois pas : c'est un film qui bouge. *Dunia* était assez statique alors que dans *Delwende* le village est en mouvement. Parce que c'est un village, on veut tout de suite faire une connotation d'ensemble. Je ne voyais pas comment tourner ce sujet sans le situer dans un village. Mais c'est avec des caméras qui bougent. Il ne faut pas nous cantonner dans un registre : il faut regarder le sujet. Certains sont très injustes envers nous.

### ***Le rythme du film est effectivement assez fort, avec un montage serré. Un passage s'installe cependant dans la durée : quelle était ton intention ?***

J'ai voulu simplement traiter de la vie africaine. Si des gens ne bougent pas, on ne peut pas morceler l'image : il faut une durée. Cela pourrait plaire aux Occidentaux mais cela n'a pas de sens pour nous, et c'est ce que nous voulons. C'est un rythme propre au cinéma africain et qui est à accepter en tant que tel. Le cinéma asiatique ose des lenteurs extrêmes et on parle d'esthétique. Pour nous, on dira que c'est mal fait !

### ***Ma question portait davantage sur l'esthétique : la signification du changement de rythme dans le film.***

Lorsqu'il s'agit de filmer des gens dans leur réalité, à quoi bon parler d'esthétique. Je ne comprends même pas cette question. On parlera d'esthétique quand on construit un décor, qu'on fait un storyboard, qu'on pense une image. Mais la représentation de la vie réelle est une démarche différente.

### ***Le personnage du fou est celui qui sait mais ne transmet pas.***

Il veut transmettre mais personne ne veut l'écouter.

### ***N'est-ce pas l'œil du cinéaste sur la réalité traitée ?***

Oui, mais c'est aussi la question de la non-reconnaissance des gens qui est insupportable. Il trouve des vieilles piles pour s'informer mais il reste dans son coin car il est chassé par tous. Celui qui détient le savoir et est rejeté ne pourra le transmettre. Il reste un témoin sans voix. Je suis moi aussi l'objet de ce refus de reconnaissance. Toi aussi sans doute. Nous le sommes tous par moments. On se demande alors s'il faut continuer le combat. Un cinéaste doit gagner sa vie : si ce n'est plus le cas, ce n'est plus la peine. Un film ne peut pas plaire à tout le monde mais si on n'en vit pas, c'est qu'on n'est pas reconnu, qu'on est mauvais ! Il me suffit de plaire à des gens bien.

### ***L'équipe technique du film est essentiellement africaine.***

Oui, j'ai toujours formé les techniciens. Je fais du cinéma numérique. Je ne connais pas un Africain qui puisse le faire assez bien pour que le film puisse être présenté à Cannes mais j'amène quelqu'un qui pourra le former. J'avais tout ce qui compte de compétent au Burkina et plus largement.

***Le numérique est-il aussi une contrainte ?***

Il y a des problèmes mais c'est une manière d'aller vite. Le tournage est plus léger. Le numérique coûte moins cher mais la différence n'est pas si grande : le labo coûte le même prix, seul le montage est plus économique car on n'a pas besoin de développer. C'est donc un poste de 5 millions de CFA qui saute, soit 10 % d'un budget de 35 mm. Cela fait la deuxième fois que je l'utilise mais on n'a pas les images que l'on souhaite car ce n'est pas encore au point.

***Tu utilises la musique de Wasis Diop et de la musique classique occidentale.***

J'avais dit à Wasis que j'aimerais rester ouvert pour ce film à différentes sortes de musique. Il a composé différents styles, me les a proposés et nous avons choisi. J'ai pris ce qui me permettait de rêver. J'écoute de la musique quand je suis seul et ce n'est pas du dombolo qui me pète les tympanes ! Au début, on me disait que je ne devrais pas mettre du classique mais pourquoi pas ? C'est une belle rencontre avec ce village traditionnel. Je ne l'ai pas abusivement utilisée.

***Qui a chorégraphié les ballets ?***

C'est Blandine Yaméogo, l'actrice principale qui est avant tout une actrice professionnelle. Elle a improvisé cela un après-midi.



## DELWENDE - lève-toi et marche

Article tiré du bulletin trigon-film n.4, Raphaël Pasche

Prix de l'espoir à Cannes en 2005 dans la catégorie *Un certain regard*, le film de YAMÉOGO dénonce les croyances dans la sorcellerie et les dérives qu'elles engendrent au Burkina Faso. Le mythe est dangereux car il va de pair avec des coutumes ancestrales qui font souvent force de loi au détriment de la liberté des femmes.

Dans un petit village africain qui voit sa population se faire décimer par un étrange mal, la jeune Pougila confie douloureusement à sa mère Napoko qu'elle a été violée. Diarrha, le père, restera sourd face aux appels de sa femme qui tente d'attirer son attention. Il est plus important pour lui de se consacrer à la chasse aux forces occultes plutôt qu'au seul malheur de sa fille. L'expédient sera d'imposer à Pougila un mari qu'elle ne pourra refuser. Emmenée loin de chez elle, la jeune fille disparaît du village et le sujet tabou avec elle.

Survient alors la mort de la nièce du chef du village, ce qui décide les Anciens à faire porter *siongho*. Ce rite maraboutique consiste à hisser sur les épaules de deux garçons vierges le cadavre reposant sur un brancard, afin qu'il indique la cause de son décès. Napoko sera désignée comme l'incarnation en qui se focalisent toutes les forces obscures qui nuisent à la communauté. Pointée du doigt, la sorcière est chassée par les villageois et, après plusieurs jours d'errance où elle ne trouvera aucun soutien extérieur, elle échouera à « Delwende », l'une des maisons d'accueil pour ensorceleuse de Ouagadougou,.

YAMÉOGO décrit une société où la modernité jouxte la tradition dans une incommunication totale. Le personnage d'Elie symbolise la frontière hermétique qui sépare la culture africaine traditionnelle de la culture occidentale. L'oreille collée à un poste de radio qui diffuse de la musique, il entend sans les comprendre les informations francophones qui annonce le développement d'une épidémie de méningite dans les campagnes. Trop proche de cette vérité scientifique qui remettrait en cause le fonctionnement ancestral du village, Elie que l'on surnomme significativement le « Fou », est maintenu à l'écart.

La grande force de *Delwende* consiste à ne pas tomber dans les clichés des représentations de l'Afrique noire. Ainsi, la misère ne fait qu'affleurer fugitivement dans la partie la plus documentaire du film, tout comme la beauté du pays ne se donne que dans des plans courts qui permettent d'éviter toute complaisance contemplative. Ne pas attendrir avec la misère et ne pas divertir avec la beauté pour mieux se concentrer sur le destin de deux femmes victimes d'hommes malveillants qui abusent des croyances ancestrales en même temps qu'ils en sont abusés. Tel est le but efficacement atteint par YAMÉOGO qui, le temps d'une projection, fait ployer son spectateur sous le poids de la tradition.

Raphaël Pasche

## PRESSESTIMMEN

Porté par une mise en scène à la fluidité splendide, voilà un film plein d'espoir et d'indignation, d'une audace politique et d'une importance culturelle dont il faut prendre absolument la mesure.  
TéléCinéObs

Le scénario et la mise en scène (...) allient une force de suggestion brute et des élans de poésie pure. Une merveille.  
Studio Magazine

Certes, en abordant des thèmes comme la place des femmes dans la société ou l'immobilisme masculin, le cinéaste se mue en pédagogue. Et si son propos prend parfois des tours trop démonstratifs, il refuse néanmoins tout misérabilisme.  
L'Humanité

Yameogo n'échappe pas toujours au didactisme, mais le talent du cinéaste est bien là, au coeur d'un pamphlet contre les superstitions. Notamment dans les mouvements de caméra, lyriques et simples, qui suivent le parcours de ces deux femmes (superbement interprétées), l'une épaulant toujours l'autre.  
Télérama

Firmly feminist in outlook and culture-changing in its aspirations, "Delwende" combines aspects of Greek tragedy with a critical eye toward the misuse of tradition in contempo Africa. Helmer S. Pierre Yameogo uses shelters for women accused of witchcraft to highlight the injustices of a society whose manipulation of superstition has tragic consequences for powerless women... Pic is a fine example of issue-based African cinema.  
Variety

«Lève-toi et marche», la traduction française du titre, semble être le moteur d'un film, qui sonne comme une détermination à faire évoluer les choses. Cela concerne Yameogo autant que Pougbila, belle jeune femme de 16 ans qui ne veut pas dire qui l'a violée, ou que sa mère, Napoko, que tout le village prend pour une sorcière responsable de la mort d'enfants (quand la vraie responsable s'appelle l'épidémie, ce que personne ne veut entendre). Leurs ennemis, ce sont les hommes : les maris, les sages, les sorciers, ceux qui incarnent la tradition... Inoubliable séquence où Pougbila erre à la recherche de sa mère dans les rues de Ouagadougou, parmi les femmes fantômes tisseuses de coton parquées dans des centres pour «sorcières».  
Libération

"Si l'on pense aux ravages du sida en entendant parler de ses enfants morts, Yameogo a le mérite de ne rien expliquer. Il insiste simplement sur certaines traditions dont l'Afrique doit se débarrasser, et parle également des mariages forcés au travers de Pougbila, la fille de la «sorcière» qui va tout faire pour permettre à la vérité d'éclater. Car «le monde change», dit la jeune fille, «et les coutumes doivent changer aussi». Le constat est sans appel mais l'espoir est là, incarné par ce beau personnage qu'est Pougbila, symbole de la femme africaine moderne".  
La Liberté

«Delwende - Lève-toi et marche» résonne en véritable appel monté du Burkina Faso, jeté moins à Dieu, aux dieux priés devant le ciel, qu'aux mâles tyranniques et aux femmes aspirant à leur autonomie. Il suffit de renvoyer cette problématique à la politique, à la condition non performante des membres de la société contemporaine, aux contestataires de la pensée officiellement correcte, aux aïeux parqués dans les mouiroirs pour saisir le sens de cette histoire: une opération que les gens, aujourd'hui, savent difficilement distinguer.  
Freddy Buache